

22^{ème} dimanche après la Trinité

Saint-Guillaume, le 27 octobre 2018

Romains 7

Nous savons que la loi est spirituelle ; mais moi, je suis charnel, vendu comme esclave au péché.

15 Effectivement, je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais.

16 Or, si ce que je ne veux pas, je le fais, je suis d'accord avec la loi et reconnais qu'elle est bonne ;

17 ce n'est donc pas moi qui agis ainsi, mais le péché qui habite en moi.

18 Car je sais qu'en moi – je veux dire dans ma chair – le bien n'habite pas : vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir,

19 puisque le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais.

20 Or, si ce que je ne veux pas, je le fais, ce n'est pas moi qui agis, mais le péché qui habite en moi.

21 Moi qui veux faire le bien, je constate donc cette loi : c'est le mal qui est à ma portée.

22 Car je prends plaisir à la loi de Dieu, en tant qu'homme intérieur,

23 mais, dans mes membres, je découvre une autre loi qui combat contre la loi que ratifie mon intelligence ; elle fait de moi le prisonnier de la loi du péché qui est dans mes membres.

24 Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps qui appartient à la mort ?

25 Grâce soit rendue à Dieu par Jésus Christ, notre Seigneur !

La grâce et la paix vous sont données de la part de notre Seigneur.

Amen

Chers sœurs et frères en Christ,

L'extrait de l'épître de saint Paul aux Romains que nous venons d'entendre nous place face à une contradiction que nous connaissons tous : contradiction entre le vouloir et le faire, entre l'intention et l'action... contradiction qui place notre existence humaine dans une tension pour le moins désagréable, parfois inextricable, qui nous fait éprouver une absence de liberté intérieure et nous charge de culpabilité, si ce n'est dans certains cas, de désespoir.

« Je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais » écrit l'apôtre. Jésus quant à lui exprime cette contradiction qui parasite notre rapport à nous-mêmes et aux autres de la manière suivante : « l'esprit est bien disposé, mais la chair est faible »...

Et effectivement : je ne suis pas toujours maître de moi-même. D'un côté, je sais ce qui est bon, pour moi, pour mes relations avec les autres, et j'aimerais tant le vivre... d'un autre côté, je peux partir au quart de tour, poussé par quelque chose qui est plus fort que moi, de l'ordre de l'impulsivité, de la pulsion, ou encore de l'instinct, quelque chose qui me dépasse, me fait agir et me place en définitive en porte-à-faux avec moi-même.

En somme, notre condition humaine implique une forme d'aliénation, aliénation signifiant « appartenir à un autre » : je ne m'appartiens pas pleinement. Quelque chose qui contredit mes aspirations profondes a une emprise sur moi et me pousse à faire ce que je ne veux pas, alors que ce que tout au fond de moi j'aimerais tant pouvoir accomplir, ce qui correspond à mon idéal, demeure si souvent inaccompli, remis à demain, ou à la prochaine fois.

Alors je me justifie, j'essaie de me rassurer et de rationaliser pour ne pas désespérer de moi-même, pour ne pas sombrer dans la culpabilité, tout simplement, pour ne pas devenir fou. Et des circonstances atténuantes, on s'en trouve toujours... et de préférence aux dépens des autres : moi je suis bien disposé, mais l'attitude des autres m'empêche de concrétiser mes bonnes dispositions. Elle m'amène à agir en stratège plutôt qu'en vérité, ou encore à me faire sortir de mes gonds, pour me faire faire ce que je hais, ce qui en fait ne correspond pas à ce que j'aimerais en réalité tant faire et vivre.

Mais quelles que soient les justifications et raisonnements que je peux échafauder pour essayer de donner du sens à mes contradictions, pour me rassurer, je n'en demeure pas moins esclave, privé de cette liberté intérieure que génère l'harmonie entre le vouloir et le faire, ou tout simplement le fait d'être en vérité. Jésus dit à ce propos : « La vérité vous rendra libres ». Oui, libres, et vivants, bien dans ses baquettes, bien dans sa vie, bien avec les autres.

Selon l'apôtre Paul, ce décalage entre le vouloir et le faire, entre mes idéaux et ma manière d'habiter le concret, vient du péché. Ce quelque chose qui me rend esclave et me pousse à faire ce que je ne veux pas, tout en m'empêchant de faire ce qu'au fond de moi j'estime juste et bon s'appelle le péché.

Mais au fait, c'est quoi le péché ? A force de vouloir faire la morale aux gens, l'Église a complètement dévoyé le sens de ce mot, justement en le chargeant d'une connotation morale. Ainsi le péché est-il identifié à une faute, à une action vilaine et répréhensible dans le sens où elle correspond à un manque de respect vis-à-vis de soi-même ou d'un autre.

Mais ce n'est pas ça le péché ! La faute n'est que la conséquence du péché, de cette force qui agit en moi jusqu'à m'empêcher d'être moi-même et de vivre conformément à ce à quoi j'aspire.

La notion de péché nous renvoie au second mythe de la création : le serpent promet à Ève que si elle et Adam mangent du fruit défendu, ils seront comme des dieux. C'est précisément là que se joue le péché : dans la volonté de prendre la place réservée à Dieu, ou dans la volonté d'être de petits dieux là où nous sommes, pour notre entourage... tout simplement dans ce besoin vital qui fait le propre de notre existence : besoin d'exister, d'être quelqu'un de reconnu, à tout prix. Ce besoin stimule notre ego, prêt à tout pour échapper à ces formes de mort que représentent l'indifférence à notre égard, le fait de se sentir vulnérable et de ne pas maîtriser, voire dominer le

monde qui nous entoure d'une manière ou d'une autre... Oui, ce besoin stimule notre ego qui en veut toujours plus pour se sentir ou se faire exister, pour échapper à la mort.

Et lorsque ce besoin prend le dessus, toutes les bonnes dispositions du monde passent à la trappe : dans le mythe de la création, Adam et Ève qui ambitionnent de devenir comme des dieux trahissent la confiance qui leur était accordée, puis ils se mettent à mentir avant d'essayer de faire porter le chapeau à un autre. Et la vie devient un enfer.

Ainsi, nos idéaux se trouvent confrontés à notre besoin d'exister à tout prix, avec la contradiction soulignée par l'apôtre Paul qui s'en suit : « le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais », contradiction qui nous empêche d'être libres, contradiction qui nous rend esclaves de quelque chose qui nous dépasse... En somme, nos aspirations profondes se trouvent neutralisées par quelque chose que l'on pourrait qualifier d'instinct de survie... Mais nous le savons bien : survivre, ce n'est pas vivre !

Comment tendre vers la vie ? Comment développer cette liberté intérieure qui apparaît lorsque nous parvenons à être en vérité, lorsque nos aspirations profondes et nos actions concrètes s'harmonisent ? Que pouvons-nous faire des pulsions de notre ego, de ce besoin d'exister si intense qu'il peut nous mener là où nous ne voulions pas être ?

Nous maîtriser, faire preuve d'autodiscipline, certes... Mais nous savons bien combien nos autoconditionnements s'avèrent fragiles et lourds. Et à titre personnel, il n'y a rien qui sente l'épanouissement et la liberté dans le fait de se brider en permanence, au contraire : rien de tel pour s'aigrir et devenir insupportable pour les autres... et pour soi-même !

L'apôtre pose cette question de la manière suivante : « Qui me délivrera de ce corps qui appartient à la mort ? ». Avant d'écrire : « Grâce soit rendue à Dieu par Jésus Christ, notre Seigneur ! » Jésus-Christ, notre Seigneur...

Dans la suite de son écrit, il appelle les destinataires de son épître à laisser le Christ vivre en eux, à laisser l'Esprit du Christ grandir en eux, tout simplement à laisser Jésus-Christ être leur Seigneur.

Autrement dit, échapper à l'emprise du péché, à ce besoin d'exister qui crée des contradictions dans nos vies, à cet instinct de survie qui peut susciter l'emballement de notre ego, n'est guère possible dans un faire... et plus nous cherchons à faire, plus je crois, nous nous embourbons dans notre esclavage.

Mais il s'agit de recevoir, juste de recevoir : ouvrir nos mains, ouvrir nos cœurs, accueillir en nous le Christ, présence du divin au cœur de notre humanité... présence qui nous fait prendre conscience que notre existence ne relève pas du fruit de notre faire, mais qu'elle nous est donnée ; présence qui nous fait découvrir que nous n'avons pas à nous faire un nom, mais que nous sommes nommés ; présence qui nous fait sentir que nous n'avons pas à justifier nos existences pour être reconnus et aimés, mais que nous sommes reconnus et aimés. Et c'est dans ce renversement fondamental qui devient possible dans la foi, dans la confiance, que la survie cède le pas à la vie et qu'un chemin de liberté intérieure s'ouvre.

Nous n'en n'aurons jamais définitivement terminé avec nos contradictions, avec notre ego et notre instinct de survie, avec le péché. La liberté intérieure relève d'un combat du quotidien, combat qui nous confronte à la mort de notre ego. Mais ce combat, nous pouvons le mener en toute confiance, parce que si nous acceptons de mourir à nous-mêmes avec le Christ, nous ressuscitons aussi avec lui... au bout de trois jours... ou plus... tôt ou tard.

N'est-ce pas précisément cette dynamique que met en scène le baptême qui à la fois marque l'entrée et récapitule la vie chrétienne ? Le vieil homme qui vit en nous doit être noyé pour faire place à l'enfant de Dieu, libre et vivant... Oui, nous sommes appelés à mourir à nous-mêmes avec le Christ pour ressusciter avec lui et en lui, au quotidien !

Amen